« Médecin aux urgences ». Un entretien avec Marc Andronikof.

L'émission « Orthodoxie » proposait le 10 juin 2007 un entretien avec le Docteur Marc Andronikof, à l'occasion de la parution de son livre, Médecin aux urgences.

L'archiprêtre Nicolas Ozoline est le producteur de l'émission Orthodoxie sur France 2, diffusée le dimanche matin de 9h30 à 10h00. Le Docteur Marc Andronikof dirige le service des urgences à l'hôpital Antoine-Béclère à Clamart, en région parisienne.

Le Père Nicolas Ozoline présente le Docteur Marc Andronikof : co-fondateur de l'Association Orthodoxe d'Etudes Bioéthiques, son livre Médecin aux urgences (Editions du Rocher, 2005), publié peu de temps après être devenu chef du service des urgences à l'hôpital Antoine-Béclère, a été « comme une urgence » pour lui.

Marc Andronikof : « Les urgences sont au centre de beaucoup de choses. Ce livre est devenu une nécessité pour exposer tout ce qu'un médecin, un médecin chrétien, pouvait ressentir en étant dans un endroit qui est pivot à l'hôpital et pivot finalement dans le système de soins en France. Le livre Médecin aux urgences a été écrit comme un entretien. Jacqueline Dauxois, écrivain de son métier et orthodoxe, s'intéressait aux questions de santé, d'éthique et de bioéthique et souhaitait un échange avec un professionnel qui réfléchissait sur toutes ces questions. Elle est venue me trouver pour essayer de me faire sortir, si vous voulez, des choses que je pouvais porter en moi, et donc nous avons fait ce livre à deux, par des séries de question-réponse. »

Père Nicolas Ozoline : « Elle avait lu votre thèse [*Ethique chrétienne et transplantation d'organes : l'éthique, la mort et le corps dans une perspective orthodoxe*, Université de Clermont-Ferrand 1, 1992, Dir. J.C. Marcheix, ndlr], et sans doute aussi votre livre Transplantation d'organes et éthique chrétienne, qui est le stade précédent de votre réflexion sur le sujet » [Les Editions de l'Ancre, 1993, ndlr].

Marc Andronikof : « Oui, c'était il y a plus de dix ans. J'avais sorti ce livre qui était, je pense, le premier livre d'un médecin orthodoxe, en tout cas en France et probablement en Occident, qui se posait des questions de bioéthique. Jacqueline Dauxois a voulu qu'on élargisse toutes ces questions d'éthique et de bioéthique aux rapports de l'homme à la santé et du médecin avec ses patients, etc. »

Père Nicolas Ozoline : « Alors justement, le Médecin aux urgences : quels sont les thèmes principaux de ce livre ? »

Marc Andronikof : « Les thèmes sont très divers et s'entremêlent, mais il y a quand même une structure assez claire, je pense. Il y a un premier thème, c'est la vie dans un hôpital. Comment ça s'organise et quels sont les rapports humains avec les soignants entre eux, avec l'administration ? Comment on peut diriger un service actuellement en France, ce qui n'est pas facile, bref, des questions de ce qu'on appellerait maintenant de *management* ».

Père Nicolas Ozoline : « C'est-à-dire qu'il y a la vie *de* l'hôpital et il y a la vie *dans* l'hôpital. Ce n'est pas forcément la même chose… »

Marc Andronikof : « Tout à fait. Il y a aussi les rapports des soignants avec les malades, donc ce qui est le rôle des médecins et d'un service d'urgences, plus évident en tout cas, qui est

beaucoup exposé, et vous savez que les urgences, c'est un recours au cours des crises. C'est toujours au cours d'un moment de crise que les gens viennent nous consulter. Nous sommes en fait ce centre qui cristallise et qui doit répondre à des crises, donc toutes les passions sont assez exacerbées, et ça aussi c'est toute une façon de travailler qui est particulière et que j'expose ».

Père Nicolas Ozoline : « C'est donc un centre où vous êtes constamment confrontés à des tragédies humaines ? »

Marc Andronikof : « Oui, des tragédies relatives ou des tragédies vraies. Il y a toujours une crise, en fait. Qui peut être une crise d'existence, comme après une tentative de suicide ou après un désespoir, ou des crises de santé évidentes comme un infarctus du myocarde ou un accident de la route. Donc nous avons tout ça tous les jours, et ce qui est particulier aux urgences, c'est que tout s'entremêle, n'est-ce pas. Il y a l'alcoolique qui crie la nuit parce qu'il a trop bu, en même temps que vient quelqu'un amené par les pompiers parce qu'il a eu un accident de voiture ou de moto, plus quelqu'un qui arrive parce qu'il a fait un infarctus, et tout ça s'entremêle. C'est difficile pour les gens qui y sont, c'est difficile aussi pour les gens qui les prennent en charge, donc on développe des stratégies de prise en charge. »

Père Nicolas Ozoline : « Donc vous avez aussi très souvent affaire à des souffrances de fin de vie, comme on dit? »

Marc Andronikof : « Ca c'est l'autre crise, plus inattendue dans un service d'urgences, mais qui fait maintenant partie de notre quotidien. Ce sont les personnes très âgées ou très malades, ce ne sont pas toujours les mêmes, qui viennent aux urgences parce que c'est la fin. Et comme c'est difficile à notre époque de mourir chez soi, ou en tout cas d'agoniser chez soi, souvent il y a un recours aux urgences. Et ça c'est quelque chose d'assez nouveau, je dirais depuis une dizaine ou une quinzaine d'années s'est développé cette sorte de prise en charge, finalement de soins palliatifs, ou de résolution de crise ou d'agonie ou de mort aux urgences ».

Père Nicolas Ozoline : « Il faudrait dire quelques mots du point de vue orthodoxe, chrétien, sur ce fait de société : les gens meurent de moins en moins souvent chez eux, c'est-à-dire entourés des leurs, la société a tendance à considérer, comme c'est pratiquement fait en Amérique, et ça commence très fortement chez nous aussi, que la mort ne fait plus partie de la vie. »

Marc Andronikof : « Oui, c'est exactement ça : nous vivons une sorte d'isolement, d'atomisation de la société et des gens dans cette société, avec une segmentation, et donc on ne reste plus en famille. Quand ça va mal, on est vite institutionnalisé, ou on reste seul, et combien de personnes âgées on a qui sont seules chez elles et quand ça va mal, elles n'ont pas tellement de recours. Un peu les voisins quand il y en a, ou la famille est loin, quand il y en a une, et souvent elles arrivent aux urgences quand ça va mal, et là il y a tout un travail à faire. Pour un orthodoxe, c'est peut-être plus facile que pour d'autres personnes, parce que nous avons gardé cette tradition d'entourer. Il y a quand même ce lien familial ou ecclésial qui reste très fort et dont j'espère qu'il restera toujours car ça fait partie de notre tradition.

Père Nicolas Ozoline : « Il est bon que ce soit rappelé par un médecin (…). Il faudrait que là-dessus, tout le monde soit sensibilisé. Alors, un autre point de cette fin de vie, c'est sans doute un sujet qui est brûlant de nos jours, c'est la question de l'euthanasie ».

Marc Andronikof : « L'euthanasie que l'on prend comme le fait de faire mourir quelqu'un. Si on prend ça dans ce sens là. C'est une des questions qui viennent surtout des pays du Nord : Hollande, Amérique, Belgique, où il y a toute une pression pour qu'on abrège la souffrance des gens en leur injectant des produits qui les font mourir. C'est interdit pour le moment en France, je suppose heureusement. Il y a des pressions pour qu'on légifère sur la question, qu'on fasse des lois. Mais je pense qu'aucune loi ne peut remplacer la compassion ou le sens éthique. Aux urgences, on est parfois confrontés à cette question, à laquelle on ne peut répondre que par une attitude très forte de toute l'équipe, qui est soudée autour de valeurs communes, ce qui n'est pas facile dans notre société. Il faut avoir une sorte de corps de valeurs communes dans un service pour agir toujours de la même façon, parce que ce qui est terrible, dans un service hospitalier ou ailleurs, c'est quand des avis sont différents. 'Ah oui, il faudrait faire ci, il faudrait faire ça'. Donc nous avons essayé d'instituer, dans mon service en tout cas, une sorte de consensus fort, où on suit les choses. On se met d'accord au départ, entre nous, mais aussi avec les familles, avec les gens eux-mêmes, dans la mesure où on peut le faire, et on suit les choses. On fait bloc, et on résiste parfois un peu aux volontés des familles qui voudraient que ça aille un peu plus vite. Souvent les familles ont du mal à comprendre que ça traîne un peu… »

Père Nicolas Ozoline : « Ca c'est une attitude nouvelle. Vous en parlez dans votre livre. Qu'est-ce que vous pouvez dire ? Quelle doit être la vraie attitude ? »

Marc Andronikof : «Vous savez, c'est difficile de dire *la* vraie attitude. Je pense que ça dépend de ce qu'attendent les familles, de leur niveau d'attachement à la vie matérielle. Nous avons beaucoup de techniques qui peuvent prolonger les gens très longtemps : des sondes, des oxygènes, des perfusions… Plein de choses qui font qu'on peut maintenir longtemps, longtemps, longtemps, alors il faut trouver le seuil. Et je ne pense pas qu'il y ait *un* seuil, le même pour tout le monde. C'est un consensus à trouver autour de ce qui, encore une fois, fonde les valeurs, et ce que je dis, c'est que quand les choses vont un peu loin, il faut essayer de retrouver des choses un peu naturelles, de se dégager de la technique, et là, ça devient plus simple.

Père Nicolas Ozoline : « Comme vous avez dit tout à l'heure, si on comprend le mot *euthanasie* non pas dans le sens linguistique et étymologique de *bonne mort*, vous dites : *faire mourir quelqu'un*. Alors là, d'emblée ça devient très grave. »

Marc Andronikof : « Oui. Ce qu'il faut, c'est accompagner. Il y a les soins palliatifs qui se sont développés en France depuis une quinzaine d'années et qui ont apporté beaucoup, justement dans l'idée de l'accompagnement. Les gens sont terrorisés en fait d'être seuls, de souffrir, de ne pas avoir de recours, et donc dans ces structures de soins palliatifs, et aussi dans ces structures de médecine, et aussi aux urgences, on essaye d'apporter cet entourage. On favorise beaucoup le fait que les familles soient présentes, qu'elles n'aient pas peur, donc on essaie d'accompagner au mieux qu'on peut, et c'est un peu paradoxal de voir qu'aux urgences on accompagne les fins de vie qui peuvent durer plusieurs jours, mais on essaie de le faire le mieux qu'on peut ; justement, je crois que les gens sont assez sensibles au fait qu'il n'y a pas d'abandon. Il n'est pas question d'accélérer quoi que ce soit, il n'est pas question non plus de s'acharner, justement en ne mettant pas en place la technique, en tout cas en s'en méfiant, et en accompagnant du mieux qu'on peut les gens pour ne pas qu'ils souffrent et déjà, le fait qu'ils sont entourés permet de baisser un peu l'angoisse. »

Père Nicolas Ozoline : « Et de toute façon, si ça dure plus longtemps que quelques jours, les gens quittent les urgences et vont à l'hôpital *normal* »

Marc Andronikof : « Oui, mais ce n'est pas si facile, parce que, et c'est un des problèmes dont je parle, nous avons beaucoup de difficultés à trouver des places d'hospitalisation, des lits pour hospitaliser les malades qui doivent rester. Il y a eu une contraction du nombre de lits en France depuis vingt ans, de moins en moins chaque année, et donc … »

Père Nicolas Ozoline : « De lits d'hôpital ? »

Marc Andronikof : « Oui, de lits d'hôpital. Il y a 90.000 lits en moins en 15 ans… »

Père Nicolas Ozoline : « Mais c'est une catastrophe ! »

Marc Andronikof : « Ca répondait à des impératifs économiques, de gestion, d'amélioration des rotations sur les lits, mais du coup, nous avons énormément de difficultés à trouver des places pour des malades qui auraient besoin de places, on parle de fin de vie, mais c'est vrai pour toutes les spécialités, pour tout ! C'est très difficile… »

Père Nicolas Ozoline : « Et est-ce qu'à l'horizon il y a un espoir d'amélioration ? »

Marc Andronikof : « Non, aucun espoir d'amélioration de fond, puisque tous les pays occidentaux souffrent du même problème. Si vous lisez ce qui se passe aux Etats-Unis, ce sont des files de malades dans les urgences qui ne trouvent pas de place, c'est une tendance lourde, comme on dit, du système hospitalier occidental. Bien sûr, le vieillissement de la population ne favorise pas non plus les choses car les gens vivent de plus en plus âgés, ont besoin de plus en plus de soins, sont de plus en plus dépendants, et donc il y a un retard aussi en France sur les maisons de retraite, sur la prise en charge à long terme. »

Père Nicolas Ozoline : « Il faudrait croire que c'est une urgence absolue pour n'importe quel gouvernement pour faire le nécessaire ! On pourrait penser qu'il faut se réjouir que les gens vivent plus longtemps et faciliter cette vie. Ca paraît assez étonnant que ce ne soit pas clair pour tout le monde… »

Marc Andronikof : « Oui, mais il y a une prise de conscience, même si elle a été retardée. »
(…)
Père Nicolas Ozoline : « Alors, à côté de l'euthanasie, aux urgences également, vous avez parfois des cas de transplantations d'organes ? »

Marc Andronikof : « Oui, alors, heureusement, pas aux urgences, mais c'est une question qui peut se poser… »

Père Nicolas Ozoline : « …qui est liée aux urgences. De quelle façon ? »

Marc Andronikof : « Alors, c'est lié aux urgences dans la mesure où les prélèvements se font sur des gens qui souvent ont eu un accident de voiture, ou un accident cérébral, qui fait qu'ils arrivent, qu'ils peuvent arriver aux urgences dans un état critique, mais le plus souvent ils vont quand même directement en réanimation, donc ce sont des questions qui se posent plus aux réanimateurs. Néanmoins, le début de ma réflexion éthique est parti de ces questions de transplantation d'organes, qui sont des questions de fond dans notre société, qui posent

beaucoup de problèmes sur la mort, sur la définition de la mort, sur jusqu'où on veut aller pour rester en vie, etc. »

Père Nicolas Ozoline : « J'ai vu tout à l'heure un papier que vous m'avez montré, qui vient d'Amérique, qui pose la question : est-il indifférent que ceux auxquels on prélève des organes sont toujours en vie et que le fait de les enlever, au fond, les tue ? »

[« **Does it matter that organ donors are not dead? Ethical and policy implications »,**
M. Potts, Philosophy and Religion Department, Methodist College, USA and D W Evans, Queens 'College, Cambridge, UK, *Journal of Medical Ethics* 2005; N°**31**, pages 406-409, ndlr]

Marc Andronikof : « Depuis peu en France, il y a une définition de la mort qui repose sur la mort encéphalique, autrement dit : quand il y a un coma tel que les gens ne pourront jamais revenir et qu'ils sont obligés d'avoir des machines pour respirer, pour tout, en fait, puisque le cerveau ne marche plus. Donc la définition de la mort en France repose sur une incompétence du cerveau, disons. J'ai été le premier je pense à m'élever, il y a 15 ans, contre cette définition de la mort puisque c'est extrêmement réducteur et finalement pas du tout réel puisque tout fonctionne sauf une partie du cerveau et là on dit que les gens sont morts. Mais c'est une pétition de principe, si vous voulez, mais c'est maintenant inscrit dans la loi en France, depuis quelques années. »

Père Nicolas Ozoline : « Depuis combien de temps ? »

Marc Andronikof : « Pas longtemps *[lois de bioéthique d'août 1996, révisées en 2004, ndlr]*. Ce qui est paradoxal, c'est que c'est inscrit dans la loi en France et en même temps, aux USA, en Grande-Bretagne, on se pose toutes ces questions qui sortent dans les articles en disant : 'mais personne ne peut dire que ces gens-là sont morts !' Donc c'est un paradoxe, on peut dire, une sorte de retard à l'allumage en France, où maintenant les gens sérieux et honnêtes ne peuvent pas dire que ces gens sont morts, mais il y a la pratique des transplantations, donc peut-être qu'on pourrait quand même les prélever puisque maintenant on ne peut rien faire pour eux. Mais ils ont bien compris qu'en fait personne ne peut dire qu'ils sont morts. En France, c'est inscrit dans la loi. Il faudra encore attendre un cycle, quelques années, pour qu'il y ait une prise de conscience en France. »

Père Nicolas Ozoline : « Mais il y a parmi vos confrères aussi de plus en plus de personnes compétentes qui soutiennent cette idée que cette mort cérébrale n'est pas vraiment une mort ? »

Marc Andronikof : « Oui, mais il suffit de réfléchir un peu et… »

Père Nicolas Ozoline : « Il y a des confrères qui soutiennent cette idée ? Avec vous ? »

Marc Andronikof : « Oui, notamment beaucoup de confrères en Amérique et en Angleterre. Des gens qui essaient de réfléchir sans pression idéologique. Ca paraît assez évident. Maintenant, c'est difficile de faire passer le message, alors qu'il y a une forte pression depuis une quarantaine d'années pour faire équivaloir une incompétence du cerveau avec la mort… »
(…)